

Je vous ai vu partir du port de Bizerte. J'étais petit et je ne savais où vous alliez. Et puis j'ai grandi et puis j'ai appris et puis j'ai vu et puis j'ai su.
Alors quand ma carrière m'a amené au Liban, au Kosovo, en Croatie, à Sarajevo, j'ai su ce que vous aviez pu vivre, là bas, de l'autre côté.
Alors j'ai voulu vous dire merci et rendre hommage à mes Anciens d'AFN, moi, tout jeune OPEX. J'ai voulu saluer les vôtres partis trop tôt pour témoigner aujourd'hui.

Michel Richaud
Vice président national

Il y a plus de 50 ans, plein sud de France, ils partaient en bateau pour une destination que tous n'avaient pas choisie, mais que par sens du devoir, ils se devaient d'en respecter les contraintes.

Ils avaient 20 ans, ceux de nos départements qui embarquèrent, le sac à dos bourré sur l'épaule, les sacs à paquetage à bout de bras, le calot ajusté, les brodequins trop lourds, la mine faussement joyeuse peut être, la larme à l'œil, plus sûrement.

Ville d'Oran, Ville de Marseille, Ville de Tunis, Ville d'Alger, Sidi Ferruch, du haut de vos passerelles noircies de fumées, combien avez-vous donc vu de mouchoirs s'agiter, de fiancées éplorées, de mamans effondrées, la petite soeur dans les bras, celle à qui on montre le héros, le grand frère qui part loin, de l'autre côté de la mer, là où les hommes se combattent, pour, dit-on, un avenir meilleur : le leur... pas celui de l'autre !

Et le soir, dans la cale surpeuplée nauséabonde du navire, à deux heures du matin, dans la nuit noire, quand plus personne ne vous regarde, sur une mer menaçante, combien n'ont-ils pas pleuré en secret, eux qui jouaient les hommes, le matin même, sur le quai, pour montrer qu'ils n'avaient pas peur, pas de peine, pas de regrets !

Combien n'ont-ils pas revu le dernier regard triste de l'être aimé qu'ils venaient de quitter ? Combien n'ont-ils pas revécu le dernier baiser échangé ?

Vous les Combattants d'AFN revenus dans vos villes et villages après cette guerre où 27 000 des nôtres ne revinrent, eux, jamais, même si le temps est loin où vous côtoyiez ceux que nous honorerons dans un instant, nous savons tous que souvent vous y pensez et que vous êtes marqués à jamais de ce que vous vécurent à leurs côtés, là-bas, de l'autre côté du rivage..

Ils étaient partis enfants, ces faux hommes de 20 ans...tous savaient qu'ils reviendraient adultes, ceux que l'expérience endurecit, que l'épreuve fortifie, que l'horreur détruit.

Tous savaient qu'ils partaient, peu savait qu'ils ne rentreraient plus rejoindre le coin qui les avait vus naître et grandir. Peu savait qu'ils ne reverraient plus la Province de leur enfance, celle de leurs premières amours, où ils avaient embrassé la vie sans envie de la quitter un jour.

Oui, c'est vrai, les Aurès, la Kabylie, Alger la Blanche qu'ils allaient adopter, c'était un peu de leur Méditerranée à eux, celle qu'ils avaient quittée, celle qu'ils avaient vu pour la dernière fois quand le bateau quitte la port et que sa sirène lugubre et maudite vous condamne à l'exil patriotique. Mais là-bas, pas d'accent, pas de gestes démesurés pour prouver sa bonne foi ou mentir sans rougir. Un autre monde, ils allaient connaître : celui des hommes en djellaba, celui des femmes voilées, celui de la guerre qui n'épargne ni le bon, ni le méchant, ni la victime innocente, ni l'accusé de toujours.

Alors, le même sac à dos, le même paquetage, ils le portèrent dans le djebel, sous le soleil brûlant, sur les cailloux tranchants, les Pataugas déchirées.

On leur avait donné un fusil, une ration, une gourde. Ils y ajoutèrent le courage et l'inconscience de leurs 20 ans et tous furent soldats dignes et beaux du pays qu'ils servaient.

Dignes et beaux, furent-ils, lorsqu'ils fermèrent les yeux du camarade qui ne souffrirait plus et qui, peut être, leur avait confié le dernier secret, celui qu'on ne dit que quand le bleu du ciel d'Algérie s'obscurcit subitement alors que le soleil n'a jamais tant brillé.

Beaucoup trop revinrent ainsi dans nos départements, accueillis par les mêmes larmes que celles du départ. Celles-là seraient éternelles. Elles saluaient le retour qu'on voudrait à jamais qu'il n'existât plus, de ces boîtes horribles que portent les camarades, des restes de vos 20 ans.

Les cœurs pleins d'espoir quand le garçon avait revêtu l'uniforme, étaient alors, eux aussi, à jamais, devenus inconsolables.

Le cercueil voilé du drapeau tricolore ! Cette descente de la passerelle aux pas lents cadencés des camarades éplorés de la section, de la chambrée !

Ce discours qui reparle de lui, alors qu'il n'est plus là !

Ce clairon qui sonne « aux morts » quand on aurait voulu qu'il jouât le chant de l'espoir ! Ces familles en pleurs, en noir, serrées les unes contre les autres pour mieux partager la souffrance du retour sinistre que personne ne peut comprendre, s'il ne l'a vécu un jour.

Voilà, ce que vous avez vécu là-bas, voilà ce que vos familles ont enduré.

Si aujourd'hui, tout cela est loin, dans le temps, il est près dans nos cœurs.

Ce monument est le symbole du souvenir de ceux qui ont été vos amis, de ceux qui vous ont admirés, de ceux qui vous oublierons jamais.

Vos noms s'alignent sur la pierre froide....Jean, Henry, Mohamed, Alain, Samuel, Vincent, vous n'êtes pas partis pour rien. Votre sacrifice, c'est celui des héros anonymes que nous n'oublierons jamais de venir saluer.

Vos noms résonnent de vos 20 ans, l'âge où vous n'aviez pas le droit de nous quitter, mais où le devoir vous a guidé pour que vive une idée de notre pays.

Vous reposez en paix dans vos villes et villages.

Personne ne sera ingrat de la valeur de votre sacrifice.